

**« Saint-Denys Garneau: Dérouler la lumière jusque sur le rivage »**

Lise Prud'homme

**Pour citer cet article :**

Prud'homme, Lise. 2001. «Saint-Denys Garneau: Dérouler la lumière jusque sur le rivage», *Postures*, Dossier «Littérature américaine, imaginaire de la fin», n°4. En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/prudhomme-4>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Prud'homme, Lise. 2001. «Saint-Denys Garneau: Dérouler la lumière jusque sur le rivage», *Postures*, Dossier «Littérature américaine, imaginaire de la fin», n°4, p. 183-190.

Saint-Denys Garneau :

## Dérouler la lumière jusque sur le rivage

Lise Prud'homme

Vie et lumière, ces signes physiques d'une autre  
lumière, peuvent-elles nous être redonnées ?

Hélène Dorion

... notre lutte est ce tremblement de lumière.

Amina Saïd

Telle une incantation, la mort, l'ombre, la privation fluent et refluent sans cesse dans la poésie de Saint-Denys Garneau. Est-ce une réponse qui prend forme entre les lignes ? Marqué d'une excessive tension rappelant les sculptures de Giacometti, le poème se lève, privé de couleur, privé de chair, tout en os et en ascèse, le regard fixé hors du temps :

Et cependant dressé en nous  
Un homme qu'on ne peut pas abattre  
Debout en nous et tournant le dos à la direction de nos regards  
Debout en os et les yeux fixés sur le néant  
Dans une effroyable confrontation obstinée et un défi'

Cet homme, irréductible et obstiné — « *qu'on ne peut pas abattre* », serait-ce la poésie ? Serait-ce là le pari que tient Saint-Denys Garneau ? Est-ce sa longue maladie ou l'ascèse à laquelle le conduit la poésie qui font apparaître tant d'images de privation ? L'une d'elles en particulier, « *le mort [qui] a soif et demande à boire* » (1993, p. 37), révèle en un paradoxe l'extrême tension du poème. Cette image vient d'un désir opiniâtre qui survit à tous les autres, un au-delà du désir, peut-être même un désir de l'Au-delà, d'un « *espace analogue à*

*l'Au-delà / Et trouver dans ce réduit matière / Pour vivre et l'art* » (1993, p. 46).

Ce qui creuse et sillonne les poèmes de Saint-Denys Garneau, le manque, met précisément en jeu la plénitude et l'appelle. Dans l'espoir d'une telle réponse, le poète tend l'oreille au manque. Les termes qui l'expriment se multiplient. Il est question entre autres du « désert » (1993, p. 47, 67), de « la désolation de l'hiver qui dure » (1993, p. 39), du « mortel frisson des vents » (1993, p. 50), « avec notre absence à nos troussees comme une fosse [...] / Qui avale notre passage comme l'oubli » (1993, p. 98). Puis la mort apparaît : « C'est un oiseau tenu captif / La mort dans ma cage d'os » (1993, p. 57). Et cet oiseau à l'intérieur de lui, la poésie, lui mange « le cœur [...] / [Et tient son] âme au bec » (1993, p. 57). Le poète est dévoré par cet au-delà du désir auquel il s'abandonne ; il vit une sorte de mort symbolique pour donner lieu à la poésie. L'auteur nous parle de la difficulté de « mourir de soi-même tranquillement » (1993, p. 67). Il cherche un moyen de franchir le seuil : « Quitte le monticule impossible au milieu / Place-toi désormais aux limites du lieu » (1993, p. 102). En d'autres mots, quitte la facilité, va aux limites de toi, à la frange de l'infini. Pour y arriver, Saint-Denys Garneau propose la traversée de « cette espèce de désert de la dernière aridité » (1993, p. 92). Il traverse le désert, l'aridité, atteint ainsi au dépouillement de soi pour parvenir à créer et vivre de la création, trouver en lui-même — « dans ce réduit matière / Pour vivre et l'art » (1993, p. 46). Ses poèmes sont la trace du chemin qu'il suit pour répondre à une exigence intérieure.

Et voilà le poème encore vide qui m'encerclé

Dans l'avidité d'une terrible exigence de vie (1993, p. 66)

Comme le montrent ces vers, Saint-Denys Garneau ne vise pas l'image pour elle-même, mais la maintient plutôt dans une privation, une ascèse, une soif avide et obsédante pour chercher au-delà, l'absolu. Reffet de cette démarche intérieure, le poème se dépouille, se prive des échappatoires et se défait des artifices pour s'en tenir à l'essentiel. En effet, « le poème encore vide » est vide de quoi — sinon d'image ? Nous voici en plein paradoxe, car quoi de plus naturel pour le poème et l'écriture que l'image ? S'opposer à ce mouvement marque un engagement dans une expérience limite, « à contre-courant de notre mirage » (1993, p. 79), une lutte pour un dépassement de soi. Le « poème encore vide » qui encerclé le poète évoque une tension de l'être qui se poursuit « encore », et le deuxième vers révèle l'ampleur de cette tension. Ce passage dévoile l'essence de la poésie de Saint-Denys Garneau : une contrainte intérieure terriblement avide et dévorante, évoquée ailleurs encore par « l'oiseau [qui mange son] cœur » (1993, p. 57). Seule une poésie d'une extrême nécessité peut engager aussi totalement son auteur.

Le « poème encore vide » exprime tout à la fois un manque, un désir d'absolu, un dépouillement, une douleur, un inachèvement. Mais, de plus, par l'économie des mots, de ce passage émerge une image Zen. Elle rejoint un autre registre de l'exigence d'absolu que certains mystiques traduisent par le

« jeûne du cœur » (Davy, 1996, p. 207), où tout désir et toute idée de l'expérience mystique (l'expérience poétique dans le cas de Saint-Denys Garneau) est rejetée parce que c'est la seule façon, justement, de s'ouvrir à cette expérience et de la vivre. « *L'homme pour atteindre le Tao, l'ultime splendeur, doit vider son cœur* » (Davy, 1996, p. 205). Ainsi, sans que le poète en ait eu nécessairement l'intention, l'évocation du dépouillement de soi<sup>2</sup> dans « *le poème encore vide* » « *Et la grappe du cœur enfin désespérée* » (1993, p. 102) trouve un écho dans le « *jeûne du cœur* » des mystiques.

Comment comprendre autrement que s'adressant au poème — « *cette terrible exigence de vie* », après que « *l'oiseau dans ma cage d'os* » ait « *mangé / Mon cœur / La source du sang* » (1993, p. 57), après avoir été « *tué* » (1993, p. 67), il chante : « *Je nourrirai de moelle ces balancements* » (1993, p. 66). « *Nourrir de moelle* » n'est-ce pas donner son dépouillement comme nourriture, sa vie ? « *La moelle de nos os* » est une image qui, en effet, rappelle la mort et le dépouillement. Elle rappelle aussi l'intimité. Mais que sont donc ces « *balancements* » que le poète va ainsi nourrir de dépouillement, d'intimité ?

Nés de l'ascèse terrible pour mourir à soi comme à l'attrait des images, les « *balancements* » — même s'ils évoquent un mouvement infime — redonnent au poème sa respiration, son chant, sa danse. On y « *entend courir l'air* » (1993, p. 30). Cette ascèse, était-ce « *dans l'espoir d'un éclatement des bornes par quoi retrouver l'air libre et la lumière* » (1993, p. 46) ? Les « *balancements* » évoluent dans le poème sous des formes illustrant une transformation intérieure. C'est d'abord une sortie de soi et un retour, un subtil mouvement de contemplation : le regard de Saint-Denys Garneau « *part en chasse effrénement / De cette splendeur qui s'en va / De la clarté qui s'échappe / Par les fissures du temps [...] / Les chatolements des voix et du vent* » (1993, p. 49). Son regard ne peut partir en chasse qu'« *effrénement* » car il veut voir l'essence des beautés infimes, uniques, fugaces : « *On n'a pas vu deux fois le même rayon / Tomber de la même façon dans la même eau / De la fontaine* » (1993, p. 96). Pour accueillir la beauté, « *la clarté qui s'échappe / Par les fissures du temps* », s'opposer à la fuite implacable de « *cette splendeur* », le poète maintient avec rigueur la terrible ascèse nécessaire à une écoute de l'indicible. Maintenu dans cette tension, l'écoute devient spacieuse et permet ainsi d'accueillir avec amplitude les infimes « *balancements* », comme l'exprime l'image : « *Je suis la colline attentive [...] / Où la gazelle de votre grâce évoluera / Dans la confiance et la clarté de l'air* » (1993, p. 56). D'autres passages révèlent cette expansion intérieure : « *la vallée spacieuse de mon recueillement* » (1993, p. 55) et « *Maintenant mon être en éveil / Est comme déroulé sur une grande étendue* » (1993, p. 50). Ainsi déployé et accueilli, le « *balancement* » — si léger et subtil, maintiendra pourtant la vie intérieure, « *soufflera et ranimera l'étincelle* » (1993, p. 62). C'est « *une onde* », une « *voix claire, avec la transparence du cristal* » (1993, p. 62). Voilà « *Où prend lumière tout le poème* » (1993, p. 64), dans ce chant : « *Le duo à voix équivoques, Immatériel balancement / Par-delà l'opacité du nombre, / Flux et reflux de la même onde, ô onde unité, / Vagues renaissantes*

*infiniment / Et pour le rôle de dérouler / La lumière jusque sur le rivage* » (1993, p. 64). Au cours de son travail poétique le poète devient ce rivage, par le poème.

Dévoiler les mystérieux secrets de la lumière et la « dérouler [...] jusque sur le rivage » n'est pas l'apanage du poète. L'astrophysique, la mystique et la poésie participent de cette même quête d'absolu. L'astrophysicien Hubert Reeves affirme que la lumière cesse de nous être perceptible quand elle devient « trop dense », car « au-delà d'un certain seuil de densité les photons ne s'échappent pas et nous demeurent imperceptibles » (Reeves, 1998). Il parle d'une lumière invisible, de « particules de gravité que les télescopes de l'an 2000 nous permettront de voir dans le soleil » (Reeves, 1998).

Ainsi, pour arriver à percer les secrets de la lumière, la science crée des outils extérieurs, des télescopes toujours plus puissants. Mues par le désir d'accueillir ces secrets, la mystique et la poésie absolue misent sur la transformation intérieure, transmuant le chercheur — par une longue et sévère ascèse — en un vivant outil de perception de plus en plus affinée. Dans le cas de la poésie, la transmutation passe — dans un même mouvement — par le poète et par le langage.

Pour atteindre à l'impossible, à l'imperceptible lumière, Saint-Denys Garneau lutte longuement et amoureuxment à la limite de lui-même, « Dans une effroyable confrontation obstinée et un défi » (1993, p. 75), pour tendre vers elle et créer en lui-même « un espace analogue à l'au-delà » (1993, p. 46). « Les yeux fixés sur le néant » (1993, p. 75), il se projette hors du temps puis y revient, créant un « balancement » entre le temps et l'éternité, l'ombre et la lumière, le vide et l'image, le silence et la parole, tissant entre les deux le fil ténu du poème. Il circule ainsi entre deux extrêmes, créant le « duo à voix équivoques » (1993, p. 64). En circulant de l'un à l'autre, par bonds, il devient un pont et trouve ainsi son équilibre : « C'est là sans appui que je me repose » (1993, p. 23). Ce mouvement où il se repose un moment, au cours du résolu et austère travail de dépouillement, c'est la création, l'art, la poésie. Grâce à ce mouvement infime, « ce tremblement de lumière », les mots du poème ont « retrouvé les voix qu'on avait perdues / Ils ont rejoint le vent avec son chant [...] / Ils sont allés glaner dans les limbes / La paille d'or des moments inaltérables / Qui sont une fois nés ici comme une musique étrangère » (1993, p. 99). Avec le filet lancé « Aux trousses de l'ombre et du temps », « Le piège merveilleux de leurs yeux pour filets [...] / Ils ont tout ramassé ce qu'on avait laissé tomber » (1993, p. 101) et en ont fait « un bouquet pur avec le monde » (1993, p. 99), « un jardin pré » (1993, p. 100). Mais qu'avait-on « laissé tomber », pris par « notre ombre » (p. 98) et les contingences qui mangent « Les plus belles présences » (1993, p. 101) et « Les plus purs éclats » (1993, p. 101) ? Ne serait-ce pas le désir d'absolu, la « soif » de beauté, de vérité, d'émerveillement, de sens ? Le poème a tout recueilli et nous offre cette eau à boire. Ce qu'« On avait laissé tomber » — en entrant dans le temps, ne serait-ce pas l'unité, l'éternité, l'infini, la lumière invisible que le poème a retrouvés et nous redonne ?

En poésie, « *la technique s'appelle [...] passion et ascétisme* » (Paz, 1972, p. 91) et elle vise l'absolu. Saint-Denys Garneau développe un tel « *élan à jaillir tout au long du rayon / [qu'il] acquiert une prodigieuse vitesse de bolide* » (1993, p. 45), « *Comme s'il n'avait pas de périphérie mais le centre seul* » (1993, p. 45). Animé de cette passion vive, il pousse « *le périmètre à sa limite* ». « *Quelle attraction centrale peut alors empêcher [qu'il] s'échappe [...] / Quand [il] a cet élan pour éclater dans l'Au-delà* » (1993, p. 45) ?

Par son regard contemplatif, son désir d'absolu, sa recherche de lumière et son extrême exigence intérieure, son attention soutenue à l'indicible, sa rencontre conséquente avec les privations, le vide et la mort (« *l'oiseau dans ma cage d'os* »), par son dépouillement l'œuvre de Saint-Denys Garneau se rapproche de la mystique : ce jaillissement d'une vie autre (personnifié par le Christ, Bouddha, Mahomet) qui meurt en donnant parfois naissance à des religions ; mais il n'appartient pas à la religion et surgit sous d'autres formes. Par exemple, le poème vise l'absolu et se situe dans le même espace de jaillissement ; tel le mystique, le poète y rencontre sa propre mort, pour intégrer une vie nouvelle, un sens neuf qui ne peut que transformer. Le poème se déleste de toute autre chose pour s'unir au jaillissement qui renouvelle le langage, la vision, le sens, et transfigure la vie. Il se promène entre les mots et le silence, la vie et la mort, l'instant et l'éternité, créant une passerelle entre eux. Il part du langage pour briser langage, le dissoudre dans la contemplation, puis y revient comme une respiration. Dans le maintien de ce mouvement vécu avec intensité, ce « *balancement* » entre le manque et la plénitude, le poète rencontre ses limites, cherche à les dépasser en se transformant lui-même.

La poésie déborde le sens linéaire et favorise le sens multiple, plus riche, nous ouvre ainsi à la réalité profonde, insaisissable. À mesure que nous avançons dans le poème, « *Chaque signification nous conduit vers une autre réalité, plus élevée, jusqu'à ce que la dernière nous mette en présence de cela même qui est indicible et au-delà du sens* » (Paz, 1992, p. 23), en présence de cela même qui est au-delà des sens car « *où [ils] sont souverains la réalité s'efface, s'évanouit* » (Reverdy, 1975, p. 212). Dans ce mouvement, chaque poème réinvente le langage et la vision. Ainsi, la poésie se trouve-t-elle en décalage par rapport à l'institution et aux structures du langage (elles-mêmes reflets des structures sociales), comme la mystique demeure en décalage par rapport à l'institution des religions — qui s'en inspirent pourtant. Par essence, donc, elle reste à la fois hors normes et source. Par son exigence de vie, elle attire peu de gens, comme la vie mystique attire un petit nombre comparativement aux religions. Dans la ville que serait la littérature, elle demeure peu reconnue par la majorité, tel l'itinérant, le pauvre, l'inadapté social, le mystique. Mais elle est l'autre voix, « *une autre lumière* » avec sa richesse propre, « *La clef du jour et la clef de la nuit* » (1993, p. 70), « *Le commencement de toutes présences* » (1993, p. 82).

« *Le poème n'est pas incompréhensible, il est inexplicable* » (Paz, 1972, p. 89), précise Octavio Paz. Pour le comprendre, il faut « *l'entendre, le voir, le contempler — le convertir en écho, en ombre, en rien* » (Paz, 1972, p. 90-91). N'est-ce pas une façon de le goûter, le prendre en soi-même ? Proche de cette perspective je n'ai pas tenté d'expliquer les poèmes de Saint-Denis Garneau, mais de les accueillir en y circulant comme à travers un champ — où on entendra l'écho de mes pas qui le traversent pour en découvrir le sens. Un livre de poésie se compare à un bois frais sans itinéraire, sans évidence, sans rien de linéaire dans ses ondulations. Aussi, chaque fois que je le traverse, j'y marche pas à pas en me frayant un passage parmi ses herbes, arbres, arbustes, feuilles mortes, flaques d'eau, oiseaux, fleurs et mouvements particuliers qui l'habitent, le modulent et murmurent à mon oreille. Mais à mesure que j'avance, le chemin se referme inexorablement derrière moi, comme une fleur ne pouvant être cueillie qu'une seule fois. Aussi ma vision change-t-elle à chacune de mes lectures — où la clarté intérieure du poème accueille à nouveau ma traversée.

La poésie n'est pas un chemin définitif mais une marche en avant, une audace, une aventure de la conscience et du langage. Elle s'adresse à notre intuition, ranimant en nous la trace de quelque chose qu'on savait depuis toujours et — qu'avec un peu de chance — on reconnaît soudain entre les lignes. Alors, une grâce dissimulée nous saisit et rend à notre regard son éblouissement premier. C'est un bonheur particulier, la poésie qui anime une phrase, un regard, un champ, un livre ou une vie. Mais elle ne s'explique pas. Si elle réclame de notre part une attention entière, c'est pour nous rendre à nous-mêmes. Puis, elle repart en chasse « *effrénement* » vers des sommets inaccessibles, des lieux encore jamais explorés — qui s'enracinent pourtant dans le quotidien, une rivière sauvage ou un gouffre au bord duquel fleurit un fascinant bouquet — qu'il nous faudra atteindre pour connaître notre véritable nom. Elle y entraîne à sa suite le poète, s'accomplit par celui-ci ou celle-ci « *à même sa propre substance, comme sa chair et son sang* » (Hébert, 1960, p. 67). Mais même pour les poètes qui lui vouent leur vie et leur amour, elle demeure résolument insoumise et mystérieuse. Quelque chose dans le monde « *semble réclamer un rayonnement de surplus, une aventure nouvelle [...] La poésie colore les êtres, les objets, les paysages, les sensations, d'une espèce de clarté nouvelle, particulière [...] et cela vient d'une autre réalité, aussi vraie que la première* » (Hébert, 1960, p. 67-68), écrit Anne Hébert. Cette « *clarté nouvelle* » encercle le poète et dès lors — pour s'unir à elle — il n'a de cesse de trouver « *une voix juste* » (Hébert, 1960, p. 67), une image « *vide* », transparente, qui la laisse passer. En recherchant avec rigueur cette exacte coïncidence, il vide son cœur et ses poèmes de tout mirage et artifice afin d'accueillir en lui-même cette « *autre lumière* », et « *[la] dérouler jusque sur le rivage* » (1993, p. 64).

Ainsi, dans ses poèmes, Saint-Denis Garneau nous fait découvrir ce que la vie en poésie fait vivre. Car « *Le vrai sujet de la poésie, bien que toujours secret et jamais explicite, est la poésie même* » (Paz, 1990, p. 147).

## NOTES

<sup>1</sup> Toutes les citations des poèmes de Saint-Denys Garneau proviennent du recueil : Hector de Saint-Denys Garneau, *Poèmes choisis*, choix et présentation de Hélène Dorion, St-Hippolyte (Québec), Éditions du Noroît, 1993.

<sup>2</sup> D'autres poètes évoquent la même expérience de dénuement. Par exemple, Anne Hébert l'exprime avec des mots proches de ceux de Saint-Denys Garneau : « *Dans un réduit / Très clair et nu / On a ouvert son cœur / En toute pitié [...] / Des deux mains plongées / Nous avons tout saisi / Tout sorti* » (Hébert, 1960, p. 29).

\* Le titre du présent texte est extrait des vers de Saint-Denys Garneau : « *Et pour le rôle de dérouler / La lumière jusque sur le rivage* » (p. 64).

\*\* Je tiens à exprimer ma gratitude à Hélène Dorion, dont les commentaires ont éclairé mon travail. Ma reconnaissance va aussi à Paul Bélanger, Michel Biron, ainsi qu'au département d'études littéraires de l'UQÀM et à la Fondation Saint-Denys Garneau.

## BIBLIOGRAPHIE

## Œuvre étudiée :

SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de. 1993. *Poèmes choisis*, choix et présentation de Hélène Dorion, St-Hippolyte (Québec), Éditions du Noroît.

## Textes complémentaires :

DAVY, Marie-Madeleine. 1996. *Encyclopédie des mystiques*, vol. IV, Paris, Payot / Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot ».

HÉBERT, Anne. 1960. *Poèmes*, Paris, Éditions du Seuil.

PAZ, Octavio. 1972. *Courant alternatif*, Paris, Gallimard, coll. « Les essais », 234 p.

———. 1992. *L'autre voix : Poésie et fin de siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 182 p.

———. 1990. *L'arbre parle*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 158 p.

REEVES, Hubert. 1998. cours à la téléuniversité.

REVERDY, Pierre. 1975. *Nord-Sud, Self Defense et autres écrits sur l'art et la poésie, 1917-1926*, Paris, Flammarion, 366 p.